

Patrick Lapalu

Le Cuirassier

Tome 1 - De la gloire au désastre

Roman



Patrick Lapalu

Le Cuirassier

Tome 1 - De la gloire au désastre

© Patrick Lapalu, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-3683-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Cette charge désespérée fit un grand honneur au général Doumerc et à ses cuirassiers. C'est un bien beau fait d'armes, et, en général, toute l'affaire fut glorieuse pour les Français, qui étaient en nombre très inférieur à nous. »

Le Comte de Langeron,
général français au service de la Russie,
témoin de la charge des cuirassiers à La Bérézina.

L'auteur tient à renouveler sa vive reconnaissance à ses amis Sylvie Vidal et Eric Bertrand pour leurs aides qu'ils ont prodiguées pendant l'élaboration de ce volume.

Pèlerinage

— Vous êtes à Lods, Madame ! Comme vous me l’avez demandé.

Le cocher ouvre la porte de la berline puis aide une passagère à descendre avec prudence.

— Merci beaucoup, monsieur, dit-elle avec un accent germanique.

C’est une dame âgée, coiffée d’un bonnet orné de dentelle et maintenus par de larges rubans masquant le cou. Ses cheveux grisonnants, plaqués de part et d’autre du front, sont soigneusement retenus par la coiffe. Sous un châle, elle porte un corsage et une crinoline de belle facture, révélant son appartenance à un milieu aisé.

Elle contemple l’étroite place entourée de solides maisons en pierre et dominée par une modeste église, dont la façade présente une tour, surmontée d’un clocher, ainsi que deux bas-côtés couronnés de frontons arqués. La déclivité de la petite place souligne l’emplacement du village sur un flanc de coteaux qui enserrent la rivière de la Loue.

Bien que l’on soit en été, le temps est nuageux, conférant à ce lieu un aspect peu avenant. D’ailleurs, sur la route, la voyageuse a eu l’occasion de percevoir de légers nuages se faufilant entre les falaises qui dominent la vallée.

— Dommage qu’il ne fasse pas beau, dit-elle en allemand à son compagnon de voyage, un homme âgé d’une quarantaine d’années.

Grand et corpulent, il porte un veston et un pantalon à carreaux. Sa figure, encadrée de favoris, est surmontée d’un chapeau melon à calotte basse.

— En effet, Mère. Je pense que vous ne comptez pas y rester longtemps, à cause du ciel qui annonce un orage. D’ailleurs, je n’ai jamais vu un pays aussi sinistre !

— On dit que c’est ici que vit une femme-serpent qui inspire l’effroi aux habitants.

— Ah ? Comment le savez-vous ?

— L’homme que nous allons voir, m’a souvent parlé de son pays et de la Vouivre, la femme-serpent. Beaucoup de gens la craignent ici.

— Ach ! D’accord... Et vous tenez vraiment à le rencontrer ?

— Mon fils, tu connais mon âge mais Dieu m’a accordé force et santé pour venir jusqu’ici. J’ai la ferme intention de retrouver celui qui a marqué ma jeunesse et qui a si souvent occupé ma pensée.

Pour marquer sa détermination, elle frappe le sol de son ombrelle, puis

s'adresse en français au cocher :

— Monsieur, auriez-vous l'obligeance de nous attendre ici ? Le temps que je fasse le tour du village ?

— Comme vous voudrez, madame. Je suis à votre disposition.

Elle le remercie et se met à chercher du regard un villageois qui puisse l'aider dans sa quête. Elle en avise un, âgé, assis sur un banc de pierre, entouré d'une ribambelle d'enfants. Il est coiffé d'un chapeau haut de forme déformé par l'usage et habillé d'une redingote usée mais propre. Malgré ses traits burinés, ses vêtements de bourgeois dévoilent qu'il n'a rien d'un paysan. Autre particularité, bien qu'il soit assis, une jambe se tient raide, comme sa canne sur laquelle s'appuient ses mains osseuses. Elle s'approche de lui, en s'inclinant :

— Pardon monsieur, pourriez-vous me dire où habite Binétruy ?

Le vieux villageois sursaute et la dévisage de son regard dur et perçant.

— Binétruy ? fait l'homme. De quel Binétruy parlez-vous, Madame ?

Elle hésite, impressionnée par cette question abrupte.

— Voyez-vous, madame, reprend-il comme pour s'excuser, il y en a beaucoup dans ce village.

— Je recherche Heinrich, pardon ! Henry Binétruy. Je crois qu'il s'appelle même Claude Henry...

— Claude Henry Binétruy ? Le cuirassier ?

— Oui, monsieur ! Le cuirassier !

Soudainement la vieille dame se redresse, l'œil brillant, un sourire illuminant son visage. Aux yeux de son fils surpris par cette métamorphose, elle rajeunit.

— Le cuirassier, marmonne le vieillard. Un sacré personnage !

— Est-il encore là ? Où est-il ? demande-t-elle, pleine d'espoir.

— Vous avez l'air de bien le connaître, madame.

Après un court silence, elle répond, songeuse :

— Oui, monsieur, je l'ai connu, il y a longtemps... si longtemps.

— Madame, je suis navré de vous apprendre... qu'il est mort.

— Oh ! Quel malheur !

Interloquée, elle chancelle. Le fils saisit le bras de sa mère et se penche :

— Voulez-vous que je vous ramène à la voiture, Mère ?

— Non, mon fils. Pas encore.

Elle s'adresse à nouveau au vieillard :

— Est-il enterré dans le cimetière de votre village ?

— Oui, madame. Par là !

De sa canne, il lui désigne la ruelle par où est passée la berline.

- Il faut revenir sur ses pas ? murmure l'Allemande.
- C'est cela. La Gabrielle va vous y mener.
- Merci beaucoup de votre aide, monsieur... monsieur ?
- Obert ! À votre service, madame !

Il soulève son chapeau puis appelle la plus grande fille de la bande. Dans le patois local, il lui donne l'ordre de conduire le couple vers le cimetière. La fille acquiesce et s'adresse à la dame âgée :

- Vous vous en venez¹ ? M'dame !

Prestement, elle court, accompagnée par toute la marmaille et suivie de loin par la vieille dame qui marche d'un pas alerte, sa vigueur retrouvée, et par son fils. Ils repassent par la ruelle puis, arrivés à une longue rue - appelée la Place -, ils bifurquent à droite pour emprunter la voie par laquelle la berline est passée.

À la sortie du village, elle remarque le cimetière qu'elle n'a point aperçu en arrivant, franchit l'entrée et se dirige vers la fille entourée des enfants.

- C'est là ! fait-elle, en lui montrant une pierre tombale, ornée d'une croix.
- La dame s'approche de l'emplacement, émue, puis murmure, la voix brisée :
- Oh ! Mein Gott !

Sur la plaque est gravée l'inscription :

« Claude Henry Binétruy, 1789-1857 »

- Je suis arrivée trop tard ! J'aurais tant aimé le revoir !

L'émotion devient trop forte. Elle met la main gauche, gantée de noir, devant sa bouche et fond en larme, sans retenue. Surpris, les enfants n'ont jamais vu un adulte pleurer avec autant de force, même chez une dame âgée. Son fils la prend doucement pour la faire asseoir sur un banc qui fait face à la pierre tombale, de l'autre côté de l'allée. Elle pleure longuement, son corps secoué de convulsions, ne cessant de se tamponner les yeux avec un mouchoir sorti de son sac.

Sitôt calmée, elle reste prostrée, les yeux clos, les doigts croisés. Malgré son inquiétude, son fils garde le silence. Subitement elle se redresse et revient vers la tombe d'un pas vif. Sans pleurer cette fois-ci. Elle reste ainsi, droite, immobile, les mains jointes appuyées sur son ombrelle, le regard rivé sur l'inscription.

Les enfants sont partis. Le ciel s'assombrit, de lointains grondements résonnent dans le fond de la vallée encaissée, le vent se lève. Troublé, le fils s'approche d'elle, encore tétanisée devant la tombe du mystérieux cuirassier.

- Mère, il est temps de rentrer. L'orage va bientôt éclater.
- Encore un instant, je te prie.

Elle fait lentement un signe de croix, se penche, pose sa main sur la pierre tombale et la caresse. Elle murmure des propos que le fils ne peut comprendre,

se redresse péniblement à l'aide de son ombrelle et se dirige vers la sortie, sans mot dire.

Revenue devant l'église où attendent le cocher et la berline, elle revoit les enfants mais ne retrouve plus le vieillard. Il a disparu.

— Dommage, se dit-elle. J'aurais aimé me présenter et lui poser des questions.

Elle se retourne vers son fils :

— Il a tout d'un ancien militaire. Tu ne trouves pas ?

— Encore un soldat de Napoléon. Je dirais même que c'était un officier. À voir la façon dont il parle à la fille.

— Ce que je pense, mon fils.

Elle s'incline devant les enfants :

— Merci à vous tous !

Plus tard, la voiture les mène à Ornans, vers l'hôtel où ils ont loué des chambres. Le grondement d'orage s'amplifie.

— Maintenant, Mère, dit le fils, pourriez-vous me dire qui est cet homme ? Nous avons quitté Zwickhau et Dresde...

— Ah ! Dresde ! Quelle folie avons-nous faite là-bas ! fait-elle, les yeux fermés, avec un petit rire.

— Plaît-il ?

— Continue, mon fils, continue.

— Bref, nous avons quitté notre pays pour visiter Paris, ses monuments et ses musées avec ma femme et mes enfants. Je ne comprends toujours pas pourquoi vous tenez absolument à venir ici. Dans ce trou perdu et lugubre ! Vous ne m'avez jamais expliqué la raison de ce déplacement qui nous a valu bien des embarras et des inforts !

— Tu vas comprendre, mon fils.

Un bref silence, elle reprend, un discret sourire aux lèvres :

— Désormais, je me sens apaisée. J'espère le rejoindre bientôt.

— Que voulez-vous dire ?

Intrigué, il l'observe avec intensité. Bien que sa tête dodeline sous les cahots de la route, les traits de sa mère sont détendus, ses yeux fermés et son sourire énigmatique. Quand elle les ouvre, elle semble irradiée de bonheur. Elle contemple par la fenêtre les falaises qui défilent, puis elle sort subitement de son sac une petite pochette rectangulaire en tissu brodé. Elle l'ouvre délicatement et la tend à son fils :

— Regarde !

Par l'ouverture, il découvre, étonné, des fleurs desséchées et aplaties, d'une fragilité extrême. Sa mère murmure, son regard humide :

— Ce sont les fleurs qu'il m'a offertes à Dresde, avant son départ à la guerre... Je les garde toujours sur moi !

La pochette refermée, elle la remet dans son sac. Elle en extrait ensuite une enveloppe en cuir fin, contenant une feuille de papier qu'elle déplie soigneusement.

— Veux-tu bien me la lire à haute voix ?

Il la saisit et se met à parcourir la lettre. Il sursaute :

— Mais c'est écrit en français !

— Bien sûr que c'est en français. Tu connais cette langue, comme je la connais. Lis, je t'écoute. Cette lettre me reste en mémoire mais je ne me lasse pas de la lire et la relire.

Il s'exécute, lentement à cause de la secousse de la berline et aussi des fautes d'orthographe qu'il doit déchiffrer. Finalement, il lit à haute voix :

— Ma très chère Hilda. Jamais je n'oublierai les délicieux moments que nous avons passés ensemble en cette année. En tant que homme de guerre, j'ai parcouru bien des pays, j'ai fait des grandes choses mais j'ai aussi souffert. Tu sais tout cela mais je tiens à te dire que j'ai connu des sentiments très forts que je suis incapable de décrire. Comme le bonheur d'avoir été simplement avec toi. Sois certaine que le souvenir de toi me marquera à jamais, jusqu'à la fin de mes jours. Je te remercie encore et toujours pour le réconfort que tu m'as apporté. Je t'embrasse. Ton Heinrich.

L'homme lève ses yeux et fixe sa mère :

— Que cela signifie-t-il ? Serait-ce l'homme enterré dans ce village ?

Elle se contente de murmurer, son regard perdu dans un lointain passé :

— Mon fils, je ne t'ai jamais divulgué, comme à tes frères et sœurs, un bonheur que j'ai connu dans mon jeune âge. Il a bouleversé ma vie. Le rang, l'éducation, la religion m'ont interdit d'en parler à qui que ce soit. Maintenant, ma vie est derrière moi. Tu es l'aîné et, tant que tel, je souhaite partager mon secret avec toi. Tu feras ce que tu voudras.

Un silence, elle reprend :

— Cet homme, vois-tu, était mon premier amour...